

**Petite-Baguette**

Il y avait une fois un petit garçon : quand sa mère le mit au monde, elle était âgée ; mais bien qu'elle fût très pauvre, elle le nourrit pendant sept ans sans le faire travailler, et elle le laissait libre d'agir à sa guise, comme un enfant gâté.

Quand il atteignit l'âge de sept ans, il ne se trouvait pas encore assez fort pour commencer à se mettre à la besogne :

– Ah ! ma mère, dit-il, permettez-moi de me reposer sept autres années pour prendre de la force.

– Sept ans, mon fils, répondit la mère, ce sera bien long. Je vieillis, et j'ai bien de la peine à gagner mon pain.

– Laissez-moi tout de même vivre à ma guise, sans rien faire, et vous n'en serez pas fâchée plus tard.

La bonne femme finit par consentir à ce que voulait son fils ; mais elle avait bonne envie qu'il se mît à lui aider. Quand il approcha de quatorze ans, elle lui dit :

– Mon fils, tâche de te mettre à travailler : j'ai beaucoup de mal et je deviens vieille.

– Je ne commencerai pas encore aujourd'hui, ma mère, répondit-il ; mais c'est demain la dernière journée que je dois me reposer.

Le lendemain, il sortit de bonne heure, et dans l'aire qui était devant sa maison, il vit ses voisins qui essayaient de charger un fût de cidre sur une charrette. C'était un fort tonneau,

un tonneau de huit barriques, et, malgré tous leurs efforts, la besogne n'avancait guère. Le jeune garçon les voyant dans l'embarras s'approcha d'eux, et leur dit qu'il fallait les aider :

– Mettez le tonneau sur les *poulains* (1), commanda-t-il, et tenez-le bien droit.

Et tout seul, il poussa la lourde pièce jusqu'auprès de la charrette, puis il leur dit :

– Tenez les brancards levés, et si je vous appelle, venez m'aider.

Mais il n'eut pas besoin de leur secours ; car tout seul il poussa le tonneau avec tant de force qu'il monta sur le tablier de la charrette, et les voisins n'eurent plus que la peine de l'attacher solidement.

Ils remercièrent le petit gars, qui alla se promener dans la campagne pour visiter les champs que sa mère labourait.

Sur la route, il rencontra un charretier *emmolé* (2) : la charrette était enfoncée jusqu'au moyeu dans les ornières et les chevaux avaient de la boue jusqu'au ventre : elle était chargée de six mille livres, sans compter ses roues et son tablier qui pesaient pour le moins un millier.

Le charretier jurait et sacrait comme un casseur d'assiettes, en faisant claquer son fouet. Le petit gars lui dit de dételer les chevaux et de tenir les brancards ; il fit mettre une planche sous la charrette, et se plaça sous le tablier, puis il la fit sortir de l'ornière aussi aisément que s'il s'était agi de soulever un balai.

Après avoir *démolé* la charrette, il s'en retourna chez lui, et dit à sa mère :

– Tu iras à la forge et tu commanderas au maréchal de prendre toutes les vieilles *ferraileries* (3) qui se trouvent dans sa boutique, et de me faire une baguette de fer.

(1) Pièces de bois sur lesquelles on fait glisser les tonneaux.

(2) Embourbé jusqu'au *mol* ou moyeu.

(3) Ferrailles.

La baguette fut forgée; il alla voir si elle lui plaisait : il la souleva comme une plume car elle ne pesait que cinquante livres, et il la jeta dédaigneusement dans un coin en disant qu'elle était trop légère et qu'il en voulait une vingt fois plus lourde et plus forte pour le moins.

Le maréchal alla demander à tous les forgerons du pays leurs vieilles ferrailles, et il fabriqua une baguette qui pesait sept cents livres.

Le petit gars fut la chercher, la prit à la main et la tourna en tous sens, puis il dit :

– En voilà une qui m'arrange.

Et il la fit manœuvrer et voltiger comme s'il n'avait eu à la main qu'un simple bâton à marotte. C'est à partir de ce moment qu'il fut connu sous le nom de Petite-Baguette.

Quand il revint chez lui, sa mère lui dit :

– Je n'ai plus avec quoi allumer mon feu; va me chercher un faix de bois dans la forêt.

Il se mit en route sans se presser, et arrivé dans la forêt, il coupa un beau pied de chêne, et le tordit pour faire une hart (1), et attacher le bois qu'il allait ramasser. Il abattit les arbres qui lui convenaient, choisissant les plus beaux, puis il les cassait sur son genou, et les posait sur sa hart : quand il mit le faix sur son épaule, il était si gros, qu'on en aurait bien chargé quatre charrettes à trois chevaux.



Le lendemain, il prit sa baguette et retourna se promener dans la forêt. Il y rencontra un homme qui chassait, et lui demanda son nom :

– Je m'appelle Brise-Fer, répondit le chasseur.

(1) Filasse ou lien de bois souple pour lier les fagots (N.d.É.).

– Ah! tu t'appelles Brise-Fer! si tu veux casser la baguette que voilà, je reconnaîtrai que tu mérites ton nom, et nous ferons route ensemble.

Le chasseur prit la baguette et la plaçant sur son genou il la cassa en deux comme si elle avait été une branche de fagot.

– Tu es fort, dit Petite-Baguette.

Il ramassa les deux morceaux de sa canne, cracha dessus, et la recolla si bien qu'on ne s'apercevait pas de l'endroit où elle avait été brisée.

Ils se mirent en route, et rencontrèrent un homme qui jouait au palet avec des meules de moulin, et qui avait nom Petit-Palet.

– Camarade, lui dirent-ils, si tu veux nous allons marcher de compagnie.

Il y consentit avec plaisir, et à quelque distance de là ils trouvèrent Range-Montagne qui avec son dos rangeait les montagnes et les soutenait.

Ils lui proposèrent de se joindre à eux, et tous les quatre se mirent ensemble à parcourir le monde. Mais au bout de trois ou quatre jours, ils s'ennuyèrent de toujours voyager, et de vivre de leur chasse.

– Maintenant, disaient-ils, il nous faudrait un endroit où nous reposer, et du pain, car il y a longtemps que nous n'en avons mangé.

Peu de temps après, ils arrivèrent devant un château, et allèrent frapper à la porte; mais elle ne s'ouvrit point. Il y avait auprès une ferme où ils entrèrent pour demander un gîte; on leur répondit qu'il n'y avait pas de place pour eux, et que loin de pouvoir coucher des étrangers, les gens de la maison avaient de la peine à se loger eux-mêmes.

Petite-Baguette leur dit :

– Voilà un grand château où il y aurait sans doute de la place pour nous.

– Non, répondirent les fermiers : personne ne peut y habiter; aucun de ceux qui y sont entrés n'en est sorti.

– Cela ne nous effraye guère, dit Petite-Baguette ; laissez-nous entrer, et ne vous inquiétez pas du reste.

Les gens de la ferme leur ouvrirent la porte, et ils visitèrent le château qui était superbe et où rien ne manquait : il y avait du pain, du vin, de la viande, et ils n'avaient besoin de s'occuper de rien. Ils soupèrent, et se mirent ensuite tranquillement au lit.

Le lendemain, les fermiers vinrent au château, s'attendant à trouver les quatre compagnons morts ou disparus, mais ils les virent assis autour d'une table et mangeant de grand appétit.

•

Petite-Baguette dit à ses compagnons :

– Nous sommes bien ici : restons-y quelques jours. Nous irons à la chasse pour nous divertir, et l'un de nous sera de garde pendant que les autres chasseront. Toi, Brise-Fer, tu vas rester aujourd'hui à faire la cuisine, et tu auras soin de tenir le dîner prêt pour midi : alors tu sonneras la cloche afin que nous l'entendions de loin.

Ils partirent, et Brise-Fer resta seul au château. Dans la matinée, voilà un petit, petit bonhomme qui vient frapper à la porte en demandant l'aumône : Brise-Fer lui donna un morceau de pain, mais le petit bonhomme le supplia de lui permettre de se chauffer un peu dans le foyer.

Brise-Fer le laissa entrer, et le petit bonhomme s'approcha du feu. Au moment où Brise-Fer ôtait le couvercle de la marmite pour y mettre des légumes, le petit bonhomme prit une poignée de cendres et la jeta dans le pot-au-feu.

– Comment, s'écria Brise-Fer en colère, je te fais l'aumône, et c'est ainsi que tu me récompenses ! Tu seras puni de ta méchanceté, et dur encore !

Au moment où il s'approchait pour exécuter sa menace, le petit bonhomme le frappa si fort qu'il lui cassa les jambes, puis il s'en alla tranquillement.

En n'entendant pas sonner la cloche à midi, les chasseurs commencèrent à être inquiets; une heure arrive, puis deux, point de cloche. Ils revinrent au château et trouvèrent Brise-fer étendu sur la pierre du foyer, et ne pouvant bouger. Ils lui demandèrent ce qu'il avait, mais il ne voulait pas avouer que le petit nain l'avait battu, et il répondit :

– J'ai voulu monter dans la cheminée pour prendre une andouille, le pied m'a glissé, et je ne sais comment, je me suis cassé les jambes en tombant.

Petite-Baguette frotta les reins de Brise-Fer avec sa canne de sept cents livres, et aussitôt le blessé se leva, aussi dispos que s'il n'avait jamais été battu, et il se mit à dîner avec les autres.

Le lendemain matin, Petite-Baguette dit :

– Petit-Palet, c'est à ton tour de rester à faire la cuisine.

Pendant que les chasseurs étaient dehors, le petit, petit bonhomme vint encore frapper à la porte et demander la charité. Petit-Palet lui donna un morceau de pain, et comme il se plaignait du froid, il lui permit de s'asseoir dans le foyer pour se réchauffer. Au moment où il allait mettre de la viande dans la marmite, le petit bonhomme y jeta une poignée de boue.

Petit-Palet s'avança tout en colère pour le frapper, mais le petit bonhomme s'élança sur lui, et lui cassa les deux bras.

À midi ne sonna point la cloche, ni à une heure, ni à deux, et les chasseurs revinrent au château pour voir ce qu'il y avait encore. Ils trouvèrent leur camarade assis sur le foyer, les bras pendants :

– Qu'as-tu eu, Petit-Palet, demandèrent-ils, que tu n'as pu sonner la cloche?

– Ah! répondit-il, j'ai voulu atteindre une tête de veau suspendue au plafond, je suis tombé dans la place, et je me suis cassé les deux bras.

Petite-Baguette le frotta avec sa canne de sept cents livres, et il le guérit en un clin d'œil.

Le jour d'après, Petite-Baguette dit à Range-Montagne :

– Tu vas rester à faire la cuisine aujourd'hui pendant que nous allons à la chasse : tâche d'être plus heureux que les autres.

À l'heure habituelle, le petit, petit bonhomme vint demander la charité et la permission de se chauffer; il s'assit dans le foyer, et, au moment où Range-Montagne regardait si la viande était cuite, il jeta dans la marmite une poignée de crottin de cheval.

Range-Montagne irrité voulut le prendre par le fond de ses petites culottes pour le mettre à la porte; mais le petit bonhomme l'empoigna, et le jeta sur les pierres du foyer avec une telle force qu'il lui fendit la tête.

Quand les chasseurs, inquiets de ne pas entendre la cloche, revinrent au château, ils virent Range-Montagne étendu par terre, la tête fendue, dans un état à faire pitié.

– Ah! dirent-ils, qui a pu t'arranger de la sorte?

– C'est, répondit-il, une pierre de la cheminée qui m'est tombée sur la tête.

Petite-Baguette le frotta avec sa canne, et le guérit comme les autres.

Le quatrième jour, il dit à ses compagnons :

– Aujourd'hui, c'est à mon tour de rester.

En allant à la chasse, Brise-Fer demanda aux autres ce qui leur était arrivé :

– Il est venu, répondit Petit-Palet, un petit, petit bonhomme qui cherchait son pain; je lui en ai donné un morceau, il m'a demandé la permission de se chauffer, et je l'ai laissé s'asseoir dans le foyer; il a jeté de la cendre dans ma marmite, et, comme je voulais le battre pour le punir, il m'a cassé les bras.

– C'est lui, dit Range-Montagne, qui m'a fendu la tête.

– À moi, répartit Brise-Fer, il m'a cassé les deux jambes, et je ne sais ce qu'il va faire à Petite-Baguette.

À l'heure accoutumée, le petit, petit bonhomme frappa à la porte du château, et demanda la charité; Petite-Baguette lui

donna du pain, et comme il se plaignait du froid, il le laissa s'asseoir dans le foyer ; mais au moment où il découvrait la marmite pour y mettre des légumes, le nain y jeta une poignée de cendres :

– Comment, malheureux, s'écria Petite-Baguette, je ne t'ai fait que du bien, et c'est ainsi que tu en es reconnaissant : tu vas passer la porte !

Cette menace ne fit guère peur au petit bonhomme qui pensait pouvoir venir à bout de Petite-Baguette, et le traiter comme ses compagnons ; mais Petite-Baguette avait pris sa canne et en frappa quatre ou cinq coups bien appliqués sur le dos du nain, qui demanda grâce.

– Je veux bien t'épargner, dit Petite-Baguette ; mais à la condition que tu t'engageras par écrit à ne jamais remettre les pieds dans ce château.

Le petit, petit bonhomme, qui était le diable, signa une lettre, et la présenta à Petite-Baguette qui la déchira parce qu'elle n'était pas en règle ; une seconde eut le même sort, et Petite-Baguette mit dans sa poche la troisième qui était la bonne.

Le petit diable s'en alla tout penaud ; à midi, le dîner fut prêt, et Petite-Baguette sonna la cloche à toute volée pour avertir ses compagnons, et ils revinrent au château, bien contents de savoir que le repas était servi.



Le lendemain, ils dirent aux gens de la ferme que désormais ils pourraient habiter le château, et qu'ils n'entendraient ni ne verraient plus rien ; puis ils partirent tous les quatre.

Sur leur chemin, ils rencontrèrent un roi qui pleurait à chaudes larmes, et ils s'arrêtèrent pour lui demander la cause de son chagrin.

– Hélas! répondit-il, j'avais trois filles : le démon me les a enlevées, et je n'ai pu jusqu'à ce jour trouver personne pour les délivrer. Elles sont enfermées dans un souterrain, au fond d'une citerne, profonde de plus de huit cents pieds.

– Nous irons bien les chercher, s'écrièrent les quatre compagnons.

– Celui qui me les ramènera sera magnifiquement récompensé, dit le roi, et il pourra choisir pour femme celle des trois princesses qui lui plaira le mieux.

Il leur indiqua où était la citerne. Quand ils furent arrivés sur le bord, ils virent un escalier, et Petite-Baguette dit à Brise-Fer :

– Descends le premier, si tu peux.

Brise-Fer descendit trois ou quatre marches, mais il lui fut impossible d'aller plus avant, et il fut obligé de remonter.

– À ton tour, Petit-Palet, dit Petite-Baguette.

Petit-Palet ne descendit que deux marches, et, ne pouvant aller plus loin, il revint sur le bord.

– À toi, Range-Montagne, dit Petite-Baguette.

Range-Montagne ne put descendre qu'une marche, et il lui fut impossible d'aller plus loin.

– Puisque vous ne pouvez descendre, dit Petite-Baguette, je vais essayer à mon tour : j'irai jusqu'au fond du souterrain et je délivrerai les princesses.

Petite-Baguette arriva au fond, où il entendit des voix qui lui disaient :

– Malheureux, vous êtes venu jusqu'ici, mais vous allez rester avec nous, et jamais vous ne reverrez le jour.

– C'est ce qu'il faudra voir, répondit Petite-Baguette sans se laisser effrayer; je suis venu ici pour trouver trois princesses prisonnières et je les délivrerai.

– Comment, dirent les voix, pouvez-vous espérer franchir sept portes bien gardées? c'est derrière la septième que se trouvent les princesses.

Petite-Baguette, sa canne de sept cents livres à la main, se dirigea résolument du côté des portes :

La première était en bois de chêne : au moment où il l'ouvrit, on lui tira sept coups de fusil, mais il fit le moulinet avec sa canne, repoussa les balles, et tua les sept hommes qui avaient fait feu.

Quand il ouvrit la seconde porte qui était en zinc, pareille chose lui arriva ; mais il détourna encore les balles avec sa canne, et assomma les sept hommes.

La porte qu'il trouva ensuite était en plomb ; lorsqu'il l'eut ouverte, on lui tira sept décharges de revolver : il les para avec sa baguette et tua les sept gardiens.

La quatrième était en fer : au moment où il était parvenu à l'ouvrir, sept boulets furent lancés ; il les repoussa avec sa canne, et assomma les sept artilleurs.

La sixième était en argent ; quand il fut parvenu à l'ouvrir, il reçut la décharge de sept mitrailleuses ; mais avec sa canne, il repoussa les boulets et assomma les hommes qui les avait lancés.

Quand il eut ouvert la septième porte qui était en or, il entra dans un appartement où il vit les trois princesses. Il leur cria de ne rien craindre, parce qu'il venait pour les délivrer.

Mais quand il voulut remonter avec elles par l'escalier de la citerne, les marches avaient disparu. Par le conseil des princesses, il écrivit sur un bout de papier qu'il lui fallait cinq cents moutons. Il le mit au bout de sa baguette, et peu de temps après qu'il l'eut lancé en l'air, les cinq cents moutons furent auprès de lui, saignés et dépecés en quartiers. Bientôt arriva un gros pigeon auquel il donna à manger, puis les princesses montèrent sur son dos, emportant avec elles ce qui restait de viande afin de la donner à manger à l'oiseau pendant sa route.

Les princesses arrivèrent en haut, et Petite-Baguette resta seul dans le souterrain : pour en sortir, il fallait qu'il eût cinq cents corbeaux, qu'il se procura comme les moutons. Il monta

avec eux sur le grand pigeon, et à chaque coup d'aile, il lui donnait un corbeau. Le dernier fut dévoré au moment où l'on arrivait au haut de la citerne, et comme le pigeon criait pour avoir de la viande, il se coupa un morceau de fesse, et le donna au pigeon, qui d'un dernier coup d'aile, le déposa sur terre.

Il se frotta la fesse avec sa baguette, et fut aussitôt guéri. Il croyait retrouver auprès de la citerne les princesses et ses trois compagnons ; mais Brise-Fer, Petit-Palet et Range-Montagne les avaient enlevées de force, et s'étaient enfuis avec elles.

Comme ils avaient peur de Petite-Baguette, ils avaient acheté un magasin de draperie, et s'étaient habillés en marchands pour qu'il ne pût les reconnaître s'il venait à les voir.

Cependant Petite-Baguette s'était mis à leur recherche, et un jour en passant dans les rues d'une ville, il vit les princesses qui étaient dans une boutique. Il y entra comme pour acheter quelque chose. Mais une des jeunes filles le reconnut aussitôt et elle s'écria :

– Voilà celui qui nous a délivrées.

– Oui, c'est moi, répondit-il ; j'avais promis à votre père de vous ramener à lui ; mais je ne le peux, puisque vous n'êtes plus en mon pouvoir. Si pourtant vous voulez me suivre, je vous conduirai à son palais.

Les princesses lui dirent qu'elles y consentaient de bon cœur, et que si elles avaient suivi les trois compagnons, c'était bien malgré elles.

Il les amena au roi, qui fut si content de revoir ses filles qu'en signe de réjouissance il fit faire de grandes fêtes ; et il dit à Petite-Baguette :

– Tu as accompli ta promesse, c'est maintenant à moi de tenir la mienne ; je t'avais promis que tu pourrais épouser une

de mes trois filles, à ton choix. Je te donne quatre jours pour décider celle qui te plaît davantage.

Le quatrième jour, Petite-Baguette vint au palais, et déclara qu'il choisissait l'aînée des princesses.

Huit jours après, les noces eurent lieu : elles furent les plus belles qu'on eût vues de mémoire d'homme ; toute la cour était réunie pour y assister, et même on fit au peuple des distributions de vivres et de vin. Le roi se donna tant de plaisir, que deux jours après le mariage, il mourut d'indigestion. Son héritage échut à ses filles, et comme Petite-Baguette avait épousé l'aînée, il passa roi tout de suite après la mort de son beau-père.



Petite-Baguette était très aimé de ses sujets, qui le surnommèrent familièrement le roi Grand-Nez.

Il était si bon pour les faibles et les petits, que souvent il se déguisait afin de voir par lui-même si les riches faisaient du bien aux pauvres gens, ou s'ils se montraient durs à leur égard.

Un jour — c'était dans la saison où la chasse était défendue sous les peines les plus sévères —, il s'habilla comme un homme du peuple, et alla tout seul se promener. Il s'égara dans la forêt, et à la nuit tombante il fut tout aise d'apercevoir une loge de sabotier. Il y entra, et demanda un gîte pour la nuit, et quelque chose pour souper : le pauvre sabotier, qui avait bien du mal à gagner son pain, l'accueillit de son mieux.

— Je ne suis pas riche, dit-il, mais vous ne mangerez pas pourtant votre pain tout sec ; ces jours-ci j'ai tué un lièvre, et vous en aurez votre part.

— Volontiers, répondit le roi.

Pendant qu'ils étaient à table, il dit au sabotier :

— Vous savez que la chasse est sévèrement défendue ?

– Oui, mais je pense que vous ne me vendrez pas ; si le roi Grand-Nez savait que j'ai tué un de ses lièvres, il me punirait bien dur.

Un mois après, le pauvre sabotier reçut une lettre qui lui ordonnait, sous peine de mort, de se rendre à Paris sous huit jours. Il avait grand-peur, et il ne savait pas le chemin de Paris ; mais il se dit :

“J'irai tout de même savoir ce qu'on me veut.”

Il se présenta à la cour, ainsi que la lettre le lui ordonnait, et le roi lui fit d'abord des menaces pour l'effrayer un peu ; mais cela ne dura guère, et il lui dit d'un air qui n'était point fâché :

– Venez dîner avec moi.

Quand ils furent à table, le roi Grand-Nez lui dit :

– Lorsque je me suis égaré dans la forêt, j'ai été bien content de vous trouver, et vous m'avez reçu de votre mieux. Je veux vous rendre la pareille. Désormais vous n'habitez plus les forêts, mais le palais du roi.

Et il fit du sabotier un de ses premiers sujets.

Conté en 1880, par Françoise Dumont, d'Ercé.

Elle a appris ce conte, il y a longtemps, d'une femme âgée de Gosné, nommée Jeanne Enaud. Le dernier épisode, qui est une soudure au conte, semble une allusion lointaine à une aventure bien connue de Henri IV. D'après “la Guirlande des Marguerites”, Nérac et Bordeaux, 1876, le roi Grand-Nez, surnom populaire sous lequel Henri IV est encore connu aux environs de Nérac, s'amusa aussi à faire peur à un charbonnier qui lui avait fait manger une hure de sanglier.